

FESTIVAL DE CANNES**Un scaphandre, un papillon et Berck-sur-Mer côté Croisette**

Quentin Tarantino, Julian Schnabel, deux Américains en compétition le même jour. L'un sous bannière étoilée, l'autre tout de bleu, blanc, rouge vêtu !

À CANNES PAR PHILIPPE LAGOUCHE
deskmagazine@lavoixdunord.fr PHOTOS
AFP

Au second, d'abord, de se positionner dignement et potentiellement au sein d'un palmarès imaginaire qui célébrerait les artistes et ignorerait les escrocs. Parce que lui le mérite vraiment et l'autre pas tellement. Schnabel franchit sans encombre la sacro-sainte épreuve de la projection de presse de 8 h30, cueillie à son terme par une salve de francs applaudissements. Après s'être penché sur le peintre haïtien Basquiat et sur l'écrivain cubain Reinaldo Arenas, l'artiste polymorphe new-yorkais poursuit sa plongée dans les profondeurs de la création artistique en adaptant à l'écran *Le Scaphandre et le papillon*, roman éponyme de feu Jean-Dominique Bauby. Son troisième long métrage (1), il est venu le tourner (2) sur les lieux même de «l'action». A Berck-sur-Mer, dedans et dehors l'hôpital maritime où ce journaliste, foudroyé par le locked-in syndrom et paralysé de la tête aux

pieds, dicta - en battant de la paupière - un an et deux mois durant les «carnets de voyage immobile» dont est tiré ce film.

Prisonnier L'histoire d'un homme qui se découvre prisonnier de son corps et finit par comprendre, et accepter, que seules son imagination et sa mémoire pourront lui permettre de s'évader de son scaphandre. Et par là même de vivre ses rêves d'enfants et ses ambitions d'adulte. Cet apprentissage de la détresse, le réalisateur le filme avec une légèreté qui force le respect, préférant la drôlerie au pathos, distillant goutte à goutte une émotion qui ne souffre pas la putasserie. Accumulant les points de vue, privilégiant la forme subjective, forcément la plus digne de foi, vagabondant discrètement à la lisière de la métaphore poétique, Schnabel s'accroche à l'humain et se refuse à faire danser sa caméra au-delà du raisonnable. Il va même jusqu'à freiner ses ardeurs de cinéaste amateur de recherches formelles, au risque de paraître un tantinet conventionnel lorsqu'il s'agit d'adopter pour son récit d'autres points de vue que ceux du narrateur. Il revient à Mathieu Amalric - l'un des acteurs fétiches d'Arnaud Desplechin - d'incarner l'écrivain et de s'emparer d'un rôle pour lequel il n'y a

pas grand-chose à jouer, de lui accorder de la chair pourtant, de lui donner de la voix et, dans ce domaine, de modeler avec précision. D'autres également, pudiquement, s'imposent telles Marie-José Croze, Emmanuelle Seigner et Olatz Lopez Garmendia, tel Max von Sidow, têtes de pont d'un casting hétéroclite et pas toujours très discret. Joliment calés sur la bande-son, Tom Waits, U2, Joe Strummer et ses Mescaleros imposent leurs vagabondes gueules d'atmosphère dans le sillage de Nino Rota et de Jean-Sébastien Bach. A défaut de lui prédire une palme d'or, accordons-lui celle du coeur et l'espoir d'un succès populaire!

(1) Coproduit par la Région et le **CRRAV** (centre de ressources audiovisuelles) à hauteur de 120000 euros. (2) Voir notre édition d'hier.